

sèchent les grands filets étendus, qu'un gamin raccommode sans cesse. Ma maison m'étouffait ; un fantôme charmant flottait toujours entre moi et ma tâche. Par le beau clair de lune d'hier, dont la mélancolie me poussait vers la mer, je suis venu ici. Si je n'ai pas cédé davantage à cette impulsion et si je suis resté sur terre, c'est que j'ai eu pitié des pêcheurs auxquels mon suicide aurait attiré tous les embarras imaginables. Les pêcheurs sont des hommes, après tout. De plus, le suicide est chose fort vulgaire ; tous les joueurs finissent ainsi, beaucoup de comédiens, et je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre. Ton père serait trop satisfait, si par un clair de lune, je m'étais précipité dans les vagues, comme un comédien !

Non Ulla, je ne puis avoir ta patience ! C'est comme si, par ta seule volonté, tu voulais changer le cours du sang. Tu me dis : "Ton pouls ne doit pas donner cent pulsations à la minute." Il les donne quand même, et toute volonté plie devant ce fait. J'étais fier autrefois que rien ne me fût étranger, qu'il n'y eût pas d'émotion humaine que je ne pusse ressentir. Mais pourquoi parler de moi ? J'aime mieux revenir à mon Histoire du sentiment artistique qui n'a nuls rapports avec toi, car toutes les questions sociales me ramènent ta pensée. Qu'est-ce, en réalité, physiologiquement parlant, que la joie de l'art ? Réfléchis un instant à cela et tu pourras t'endormir alors sans que je t'aie dit bonsoir.

Sais-tu qu'il m'arrive de raisonner très froidement avec moi-même et de me dire : — A quoi te sert-elle après tout Quel profit intellectuel te rapportent ces efforts ? Elle te rattache plus fortement à tout ce qui est terrestre ; par elle, tu te vois enchaîné ; déjà elle t'a enlevé le repos du travail, l'ambition de créer ; elle développera de plus en plus chez toi ce qu'il y a de plus mortel : le cœur ! Elle-même est esclave de tous les préjugés de l'humanité : caste, famille, fortune. Pourras-tu jamais l'attirer aux suprêmes hauteurs où habite ton intelligence ! Et sinon ? Si tu dois rester solitaire dans la meilleure partie de toi-même, dans ton indépendance de tel ou tel préjugé ; si, au lieu de t'aider à avancer toujours, elle retarde tes pas, pourquoi l'arracher de la voie qu'elle suit à cette heure ? De même que tu ne la comprendras jamais tout-à-fait, elle aussi ne pourra jamais te comprendre ; tu éprouveras la plus tragique des douleurs humaines, et ce qui est pire, elle en aura peut-être la vague conscience

Ulla, ton père a raison ; il a raison ! Pardonne cette parole orgueilleuse : autant tu es au-dessus de moi dans l'esprit de ta caste, autant je suis au-dessus de toi dans mes moments de plus pure intelligence. Jamais nous ne pourrions nous compléter mutuellement.

Vois-tu, lorsque je me suis clairement démontré toutes ces choses, quand je sens l'abîme infranchissable qui est entre nous, entre moi et tout autre mortel, alors je me sens plus que jamais consumé de ton amour, et tout mon être se fond dans un sanglot. Ulla ! Ulla ! laisse-moi une seule fois baiser tes lèvres ? Enfant, femme ou ange, mourons ensemble, puisque nous ne pouvons vivre ensemble. Dans un moment d'extase où je serai élevé au-dessus de moi-même, je puis être digne de toi, et tes yeux, en se fermant, recevront un rayon de lumière à la

clarté duquel ils me comprendront. Alors nous aurons eu tous deux raison, comme tu l'as dit une fois ; nous ne pourrions tous deux avoir raison, qu'à l'instant où nous cesserons ensemble d'exister.

Déjà la nuit ! Il me semble que le jour n'a pas paru. Pour moi, le jour ne luit plus, tant que tu n'es pas mienne.

BRUNO.

XXXIX

Château de Nachheim, 28 juin.

Mon Bruno,

Ta lettre m'a poursuivie partout, et a fini par m'arriver, quand j'étais presque morte de cette attente, au milieu des distractions dont on m'accable. Et avec cela, tu m'écris une lettre folle, comme si tu voulais pulvériser les barrières que toute mon existence a élevées autour de moi ! Bruno, tu ne sais pas quel mal tu peux me faire ! Comme j'ai pleuré ! Evidemment je te suis tout à fait inutile ; je n'ai jamais pensé pouvoir t'être bonne à quelque chose, sinon à force de tendresse. Mon amour n'est donc pas assez puissant pour vaincre mes préjugés et les tiens ? L'amour ne connaît pas d'abîme qu'il ne franchisse, pas d'obstacle, puisqu'il est insaisissable, pas de mal entendus, puisqu'il ignore l'idée de soi. Tu crois m'effrayer en étant si brusque et si dur ; je ne m'effraie que de l'immense souffrance que tu supportes à cause de moi.

Ici, tout le monde est bon et excellent ; chacun, en dépit de "sa caste", s'efforce honnêtement de se rendre utile au prochain. Le Comte est un savant et écrit de gros livres ; taudis que ma grand'tante est le médecin de tout le pays. On vient la chercher de jour et de nuit comme un vrai docteur, et sans la moindre humeur, elle se met en route pour aller porter secours, autant que c'est en son pouvoir. Les jeunes filles s'occupent d'une foule de choses, lisent, font de la musique et me plaisent beaucoup par leur simplicité et leur modestie. Demain, nous allons chez une autre de mes tantes. Comme j'aurais été ravie autrefois d'un pareil voyage ; maintenant, je le fais sans entrain et sans plaisir ; personne ne se doute de ce qui m'occupe. Je me demande toujours ce qu'ils diraient s'il le savaient ! Me lapideraient-ils ? Cette femme qui est médecin, qui doit mieux qu'un autre connaître la nature humaine, me comprendrait-elle ? Deux fois déjà, mon secret m'est venu sur les lèvres, mais elle a dit par hasard un mot qui en a refoulé l'expression.

Il m'est venu tout d'un coup un inexprimable désir d'avoir ma mère ! Si j'avais une mère, elle saurait me comprendre et m'aider. J'envie tant leur mère à ces jeunes filles qui ne paraissent pas sentir leur bonheur et qui trouvent tout naturel, comme si cela ne pouvait être autrement. J'avais envie de le leur dire, mais je n'ai pas osé. Je suis par le fait très timide, moi, Ulrique la sauvage ; tu ne peux t'imaginer ma timidité ! Cela vient sans doute de la solitude dans laquelle j'ai grandi ; je ne sais jamais au juste ce que je dois dire, et ce que je dois taire.

(A suivre.)